L'HOMME

L'Homme
Revue française d'anthropologie

162 | avril-juin 2002
Questions de monnaie

Gérard Heuzé, *Bombay en flammes 1993. Le cri des deux mondes. Toufane*

Paris, L'Harmattan, 2000, 270 p.

Marie-Caroline Saglio

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lhomme/10051
DOI : 10.4000/lhomme.10051
ISSN : 1953-8103

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2002
Pagination : 335-337
ISBN : 2-7132-1425-4
ISSN : 0439-4216

Référence électronique
Marie-Caroline Saglio, « Gérard Heuzé, *Bombay en flammes 1993. Le cri des deux mondes. Toufane* », *L'Homme* [En ligne], 162 | avril-juin 2002, mis en ligne le 02 juillet 2007, consulté le 21 septembre 2020.
URL : http://journals.openedition.org/lhomme/10051 ; DOI : https://doi.org/10.4000/lhomme.10051

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Gérard Heuzé, *Bombay en flammes 1993. Le cri des deux mondes. Toufane*

Paris, L'Harmattan, 2000, 270 p.

Marie-Caroline Saglio

1 FLAMMES et cri : le titre de l'ouvrage de Gérard Heuzé dit bien son objet, la folie meurtrière qui a embrasé Bombay en décembre 1992 et janvier 1993 lors des affrontements communalistes entre hindous et musulmans. Il s'agit d'un rugissement de haine, mais aussi d'un hurlement de douleur, celui de la conscience déchirée du chercheur. Témoin impuissant pris parmi les flammes, qui ne peut aujourd'hui que crier pour expulser l'angoisse du souvenir qui le hante dans cette entreprise de consignation urgente qu'est ce livre. Témoin écartelé entre son « devoir » d'ethnologue et la réalité devenue cauchemar, entre la distanciation scientifique et le terrain qui déborde, entre la question du sens et la folie environnante.

2 L'ouvrage est d'un genre inclassable, à la fois autobiographie romancée et récit d'enquête, à la fois témoignage, conjuration, catharsis, règlement de compte. « Ce texte autobiographique est partiellement une fiction et tous les événements rapportés ne sont pas vrais. Beaucoup le sont cependant, les autres étant d'ailleurs plausibles » : par cette note (p. 10), l'auteur exprime toute l'ambiguïté de sa position et de la construction du savoir ethnologique, qu'il questionne dans une expérience extrême.

3 Ce livre est une course dans la ville, dans la peur et l'effroi : la première scène découvre l'ethnologue caché dans les immondices d'une benne à ordures, logé à la même enseigne qu'un gamin des rues, fuyant la violence meurtrière qui a enflammé Bombay. Nous sommes le 8 décembre 1992 et la mécanique sanglante se met en branle. L'image reparaîtra au milieu du livre, mais auparavant Gérard Heuzé propose un long flash back qui tente d'expliquer la genèse de sa rencontre avec la ville. Il s'agit pour l'auteur de retracer la chronologie des événements, cette logique qui justifierait sa présence au milieu de l'horreur, qui l'autoriserait à « voir ce qu'il n'aurait pas dû voir », qui amenderait le scientifique soupçonné de dérapage et l'homme aux prises avec sa culpabilité.

4 La rencontre de l'auteur avec Bombay est une histoire d'amour. L'homme, habitué des terrains durs – il vient de couvrir la révolution d'Iran, a fait trois ans de terrain dans les mines du Bihar – est séduit par cette « cité d'enfer », « entre le grandiose et l'abominable » (p. 53) : la ville devient son amante, lui confie ses souffrances, celles de ses migrants en guenilles et de ses milliers de chômeurs, après la grève du textile de 1982. Il mesure son « durcissement », dans les années 1980, sous la montée de l'idéologie de la Shiv Sena, parti nationaliste hindou, chauvin, xénophobe et agressif.

5 L'anthropologue se retrouve donc en mission sur son terrain pour étudier les activités de la Shiv Sena, fin 1992. Par un zoom, il démonte les mécanismes de la machine guerrière mis en place par le parti : propagation des rumeurs urbaines sur la menace musulmane, organisation de rassemblements qui canalisent l'agressivité populaire dans des rituels démesurés. Puis c'est l'explosion de violence entre hindous et musulmans, suite aux événements d'Ayodhya[1]. L'anthropologue court d'un quartier à l'autre de Bombay qui s'étripe, accumulant les entretiens avec ses informateurs, remplissant ses carnets de notes, à la fois dérisoires et sa seule raison d'être au milieu de cette folie. Il s'y accrochera jusqu'au basculement dans l'enfer. Arrêt sur image, journée du 10 janvier 1993, à Dadar : « c'est là que je suis entré, pour la première fois, dans l'horreur » (p. 200). Familles musulmanes hachées ou défenestrés. Il assiste en spectateur impuissant aux mêmes atrocités dans d'autres quartiers. Un périlleux moment de révolte contre les tueurs lui vaudra la honte d'être sauvé par les auteurs mêmes des massacres : « J'avais touché à la haine et elle m'avait sali » (p. 225) confesse un homme anéanti.

6 Puis, soudain, tout s'arrête : fin des émeutes, nettoyage par la police militaire, représailles musulmanes deux mois plus tard, succès du nationalisme hindou aux élections de 1994. Il demeure une ville traumatisée, des vies brisées, et, pour le chercheur, la nausée et les questions abyssales.

7 Gérard Heuzé dit bien l'ambiguïté inextricable, la trappe démentielle dans laquelle il est pris. Car, tandis que la ville bascule dans l'horreur, il continue à vivre parmi ces familles, hindoues et musulmanes, à partager avec elles les repas, à discuter des roses, à saisir fugitivement le regard de désir des femmes. Les portraits sont bouleversants, aussi bien celui de Ramesh dans la benne que de Pandou, journaliste nationaliste hindou, ou de Indumati, balafrée au sein par les matraques de la police. Ce quotidien va peu à peu se déformer jusqu'à l'ignoble, jusqu'à ce que ses informateurs et amis deviennent eux-mêmes bourreaux, débordés par leur propre violence.

8 Délibérément logorrhéique, puisqu'elle est une entreprise cathartique, cette chronique fourmille d'informations et de détails sur la ville, ses populations rebelles et pleines d'espoir, ses odeurs. Les éléments structurants permettent de comprendre le monstre : la jungle urbaine, son fond de misère sociale, le problème endémique du manque d'espace, ses bidonvilles, les tensions communautaires. Gérard Heuzé n'hésite d'ailleurs pas à faire de fréquents parallèles avec la montée du lepénisme en France et autres discours fascisants, rappelant ainsi que la haine de l'Autre est universelle et que ses manipulations politiques sont une mode contemporaine. Car, dans cet ouvrage, l'auteur est délibérément partial et accusateur – les coupables, ce sont la Shiv Sena et un gouvernement d'incapables.

9 Sans travail de style autre que celui qu'exige l'authenticité, les débuts du livre, où la rugosité de la langue a un accent presque célinien, sont prometteurs. Mais le registre très familier, qui n'épargne pas les clichés et les jeux de mots médiocres, dit bien qu'il

n'est pas question d'une entreprise littéraire, mais de fidélité à la mémoire. Une mémoire à vif.

10 Pour le chercheur en sciences sociales, l'intérêt principal de cet ouvrage est de poser la question du rapport de l'ethnologue à un terrain « difficile », question essentielle posée d'entrée de jeu : « Y vais-je pour apprendre, pour comprendre ou me faire du mal ? » (p. 109). Question qui se fait vite oppressante lorsque, de spectateur, l'ethnologue devient soudain acteur. Écartelé entre « l'école et les devoirs » (p. 18) et une réalité dont la violence vient submerger les cadres scientifiques, entre la soi-disant distanciation du chercheur et une réalité insoutenable, Gérard Heuzé en perd la faim, le sommeil, la tendresse, et même la raison, jusqu'à se perdre complètement lui-même : il « se noie [...] au nom de la science », au nom de « l'orgueil délirant de la rationalité qui maîtrise » (p. 207).

11 Le « sens du devoir et entêtement mêlés » (p. 189) le retiendront donc, mais c'est au prix de son âme. L'engagement du chercheur aurait donc franchi les limites convenues. Sa vie personnelle, cette maison de Bretagne où l'attend Brigou, va s'écrouler. Témoin silencieux de la chute d'un ange, l'amante aussi sera consumée par les flammes de la haine : « J'ai importé ma guerre civile jusque dans ma maison », conclut l'auteur (p. 261).

12 Pourtant des zones d'ombre demeurent. En particulier ce procès intenté à la science. La « sociologie participante » justifie-t-elle les visites ininterrompues chez les nationalistes hindous et de trouver refuge chez les bourreaux ? Que se passe-t-il lorsqu'il est question de meurtre ? Réponse à une accusation latente : l'anthropologue jusqu'au-boutiste s'est fait avoir par devoir, ou, plus inavouable, par empathie. Sa proximité avec les protagonistes de la boucherie n'est en rien affinité idéologique, mais elle n'en est pas moins dérangeante. Au regard de la science. Celle-ci est-elle donc inhumaine ?

13 Pour justifier de sa ténacité, Gérard Heuzé dit devoir se réduire à sa tâche d'enregistrement, alors qu'il se révèle plutôt être un de ces « mystiques de la fusion affective »[2]. Difficile de croire au grand écart, l'homme est trop intelligent.

14 Finalement, la situation extrême court-circuite toute réflexion élaborée sur l'enquête « difficile », mais éclaire à sa façon, crue et violente, l'expérience de terrain : là, le chercheur met en jeu non seulement « l'autorité », c'est-à-dire la croyance collective dans la méthodologie scientifique, mais aussi sa « propre image »[3]. On restera sur ces questions qui, à défaut d'être rigoureusement posées, ont le mérite de l'être. D'autant que l'humanisme de Gérard Heuzé a, dans ce témoignage sans précédent, le dernier mot.

NOTES

1. La mosquée d'Ayodhya (ville de l'Uttar Pradesh), attribuée au premier empereur moghol Babur, est revendiquée par les mouvements nationalistes hindous comme le lieu de naissance du dieu Ram. Cette cause, largement politisée, est devenue pour ces

derniers un moyen de sceller l'unité nationale. La destruction de la mosquée d'Ayodhya, le 6 décembre 1992, a déclenché une vague de violences entre hindous et musulmans dans tout le pays.

2. Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993 : 903.

3. Pierre Bourdieu, préface à Paul Rabinow, *Un ethnologue au Maroc*, Paris, Hachette, 1988 : 12.

AUTEUR

MARIE-CAROLINE SAGLIO

Institut national des langues et civilisations orientales, Paris.